

Livres sur mon chemin.

Quand je me trouve dans le monde, je me trouve "jeté", c'est à dire: il y a une sorte de force derrière mon dos qui me propèle. Je peux appeller cette force "la vie", et la direction vers laquelle elle me pousse "la mort" ou je peux choisir d'autres mots pour décrire le fait que je me trouve toujours sur "mon chemin". J'avance toujours, mais néanmoins: n'importe où je me trouve, là est le présent. J'avance, et je reste toujours sur place. C'est que j'avance, parceque mon chemin coule vers moi. Il coule de l'avenir vers le passé, et c'est pourquoi je marche du passé vers le futur, tout en restant toujours dans le présent. "Je vais vers ma mort", et "le monde m'arrive" sont donc des phrases syhonymes, et il n'y a pas de sens de vouloir séparer ma démarche active de mon expérience passive, mon action de ma passion. Les choses m'arrivent parceque je suis mortel, et je vais mourir parceque les choses m'arrivent. Mais l'histoire ne s'arrete pas là. Je ne m'arrete pas quand une chose m'arrive: je vais toujours mourir. Ni la chose s'arrete quand elle m'arrive: elle va toujours passer. Je la dépasse, et elle me transpasse. La rencontre avec la chose sur mon chemin, le moment où la chose se présente provenant du futur, est chargé du drame de ma démarche vers ma mort, et de la passion du passage de la chose vers mon passé. Toute rencontre avec une chose sur mon chemin est une lutte, une agonie, car c'est un choque entre le monde qui va passer et moi qui vais mourir. Seulement: je ne me rends pas toujours compte de cette dramaticité: j'ai l'habitude.

Mais quand la chose que je rencontre sur mon chemin est un livre, la dramaticité de la rencontre s'impose. Car ce n'est pas n'importe quelle chose c'est quelquechose d'extraordinaire. Bien sûr: nos yeux et nos pensées ont l'habitude des livres: il y en a des millions sur nos chemins. Mais nos mains ne sont toujours pas blasées par rapport aux livres, tellement sont-ils extraordinaires. S'il vous plait: prenez un livre dans vos mains, n'importe lequel, il y en a partout. Fermez vos yeux et mettez vos connaissances entre guillemets: manipulez-le seulement. C'est un cube dont trois cotés sont ordinaires, c'est à dire: ils sont stupidement, passivement, solidement dans la main qui les touche. Mais les autres trois cotés, (car un cube a six cotés, n'est ce pas?), ne sont pas comme ça. Ils ne sont pas trois, mais un seul: le coté de l'ouverture. Et ils ne sont pas un, ni trois mais des centaines de cotés: des pages. Vous pensez savoir que le livre est composé de feuilles? Détrompez-vous et laissez le parler par vos mains. Le livre s'ouvre, (ou: vous l'ouvrez, car j'ai dit qu'il ne faut pas séparer l'action de la passion), il s'ouvre en surface composée par deux pages opposées. Le livre ouvert est un cube dont un coté est la reliure, l'autre sont les deux pages opposées, et les quatres autres, (car un cube a six cotés, n'est pas?) ne sont pas comme ça. Non, le livre est un cube de trois cotés composé de centaines de cubes de deux cotés, et chacun de ces centaines de cubes est

aussi grand que ne l'est le cube dont il est le centième. vous allez dire que ce n'est pas possible: il n'y a pas de cubes comme ça. Mais vous l'avez entre vos mains! C'est pourquoi vos mains sont fascinées: elles feuilletent. Et vos yeux et vos pensées sont fascinées aussi, maintenant que vous avez permis au livre de prendre la parole. La rencontre avec un livre sur mon chemin montre la dramaticité du choc de tout rencontre avec la chose qui m'arrive, car je peux le feuilletter.

Vous direz qu'il y a d'autres choses comme ça. Des choses qui changent de structures sous mes mains surprises. Des rosaires par exemple, ce qu'on appelle les "worry beads" dans le Proche-Orient. Certains jeux de patience qu'il faut démonter pour les ressembler ensuite. Des choses "énigmatiques" comme ça. Mais vous savez que la comparaison est mauvaise. L'énigme du livre n'est pas qu'il soit feuilletable. Le livre feuilletable, le livre ouvert, est le contraire proverbial d'un énigme. C'est le livre non feuilletable, le livre fermé à sept sceaux, ou seulement à papier de journal, qui est énigmatique. Tellement énigmatique, en effet, qu'il me plonge dans le mystère. Aucun livre que j'ai jamais feuilleté, et j'ai feuilleté de livres très mystérieux dans ma vie, n'est aussi énigmatique. Dès qu'il y ait un seul livre sur mon chemin que je n'aie pas encore feuilleté, qui soit fermé pour moi, dès qu'il y ait une telle chose énigmatique dans mon avenir, je ne peux pas me reposer. Il me défit, car c'est peut-être ce livre-là, encore muet sur mon chemin, qui contient la réponse que je cherche. Ou peut-être la question que je n'ai pas posée. Borges le sait. Mais nous le savons tous, et Borges le dit pour nous tous. Mais qui est-ce: Borges? Est-ce un monsieur, vieux et aveugle, qui habite Buenos Aires? Bien sûr qu'on non. C'est un livre qui était sur mon chemin, et y est toujours.

Car les livres, vous le savez, sont des choses lisibles. Vous le savez, et vous savez même lire des livres. Mais est-ce que vous savez ce qui se passe quand vous le faites? Je ne le sais pas, et quand j'essai de le savoir, ma tête tourne. Par exemple: les livres fermés sont des choses illisibles. Sauf le titre, le nom de l'auteur et de l'éditeur, quand il n'y a pas de papier de journal. Et ça, ce n'est pas une lecture, mais une provocation de lecture. Mais qu'est ce qu'un livre illisible? Wittgenstein demande: "Peut-on dire: c'est un couteau qui ne coupe pas?" Les livres fermés sont peut-être des non-livres, car pour être livre, il faut être lisible? Et si je feuillette, peut-être suis-je en train de transformer un non-livre en livre? Est-ce peut-être la raison pour laquelle l'Église catholique ne veut pas tellement qu'on lise la Bible, et les protestants le veulent?

Les livres sont lisibles. On peut prendre un livre, l'ouvrir, et regarder les surfaces qui se révèlent sous une telle manipulation d'une manière très spécifique. En commençant par le coin gauche en haut, en finissant par le coin droit en bas, selon certain parcours. Mais ne peut-on le

faire avec beaucoup d'autres choses, par exemple un squelette, un mur, une paume de la main? Et ne peut-on pas regarder les surfaces ouvertes d'un livre d'une manière différente? Comme on regarde une photographie, par exemple. Vous direz-peut-être que le regard de la paume de la main du gauche en haut vers le droit en bas n'est pas une lecture, ni le regard d'une surface ouverte d'un livre comme si s'était une photographie. Que "lire" c'est décoder le code alphabétique dans le code de la langue parlée, et le code de la langue parlée dans le code des idées, et le code des idées en on ne sait pas quoi. Mais si vous limitez ainsi le terme "lire" au seul alphabet, et à la seule langue parlée, et aux seules idées, et au seul on ne sait pas quoi, n'avez-vous pas éliminé toute une série de dimensions du livre?

Car les livres sont lisibles de beaucoup de manières, dont l'alphabétique est une seule, et ils ne sont pas seulement lisibles. Je ne pense pas quand je le dis aux listes téléphoniques ou aux dictionnaires. Celui qui lit de tels livres du coin gauche en haut vers le coin droit en bas est fou et devient fou. Je pense plutôt à des livres que j'aime. Parce qu'on aime certains livres, n'est-ce pas? Mais comment peut-on le faire? Comment peut-on aimer un cube qu'on peut ouvrir de cent manières et dont les surfaces ainsi révélées sont couvertes de signes qui signifient des sons de la langue parlée? N'est-ce une aliénation violente? Une bibliomanie? Un fétichisme? Celui qui aime une chose, (un soulier, une voiture, un État, une idée), est fou, aussi fou que celui qui lit le dictionnaire de gauche en haut vers le droit en bas. C'est la folie de l'altération, de la transformation d'une chose en autrui. C'est la folie de l'idolâtrie, contre laquelle les anciens prophètes se sont insurgés.

Bien sûr: il y a la bibliomanie, l'idolâtrie folle de la chose "livre". Mais il y a aussi le vrai amour d'un livre, car le livre n'est pas seulement une chose. C'est vraiment quelque chose d'autrui. Qu'est-ce que "autrui"? C'est quelque chose sur mon chemin dans laquelle je me reconnais. Plus je m'approfondi dans une telle chose, moins je la connais, et plus je me reconnais dans elle. Plus je m'approfondi, moins est-elle chose, et plus est-elle autrui. Non parce que je me projette en elle, comme c'est le cas de l'idolâtrie. Mais parce que je trouve en elle ce que je suis sans l'avoir su auparavant. C'est cela la différence ontique entre la chose et autrui: je découvre la chose, et je me découvre en autrui. Selon une telle définition certains livres ne sont pas des choses: plus je m'approfondi en eux, plus je me découvre. Je les aime.

On peut minimiser cette découverte. Car on ne veut pas la faire. C'est une découverte anti-humaniste. Elle découvre qu'il y a des livres que j'aime beaucoup plus que je n'aime la plupart des personnes qui je connaît. C'est facile de minimiser la découverte. Il suffit de dire que c'est l'auteur du livre que je découvre derrière le livre, et que je me

reconnais dans l'auteur. J'aime l'auteur, non le livre. C'est facile de le dire, mais ce n'est pas vrai, simplement. Le livre a une existence indépendante de l'auteur, quoique l'auteur soit à son origine. Car le livre a un destin, "habent fata libelli". Ce destin le rend autonome de son auteur, comme le fils est autonome de son père, et l'espèce humaine est autonome de l'espèce de primates qui était son "auteur". Si j'aime un livre, je me fiche de son auteur. Et il m'est arrivé souvent d'avoir connu l'auteur d'un livre aimé, et de l'avoir méprisé, ou aimé, ou d'être resté indifférent. Car le livre est une présence, il est sur mon chemin dans la dignité ontologique d'être mon autrui, et c'est ainsi que je l'aime.

Le livre est une présence dont la lisibilité alphabétique est une seule dimension. Je ne vais pas jusqu'à l'affirmation de McLuhan que le livre soit le "message". Il y a le message de son auteur dans le livre, et je le décodifie en le lisant. Mais il y a beaucoup plus. Il y a la présence physique du livre. La couleur de la reliure, sa qualité tactile, la qualité de son papier, sa forme, le caractère des lettres, sa mise-en-pages, sa taille. Il y a une autre présence autour du livre qu'on pourrait appeler son climat idéologique. Cela peut être historique, (un livre du 18^{ème} siècle a un climat différent d'un livre d'avant la deuxième guerre), ou géographique, (un livre russe a un climat différent d'un livre arabe), ou thématique, (un livre de mathématique a un climat différent d'un livre dit "sacré"), ou n'importe quel autre. Cette différence de climat n'est pas seulement une question de texte, mais s'articule par toute la présence du livre. Mais il y a surtout le rapport spécifique entre le livre et moi. Il s'agit du moment spécifique quand il est tombé dans mes mains, (quand il m'est arrivé), ma disposition mentale et sentimentale quand je l'ai lu pour la première fois, les circonstances dans lesquels je l'ai relu et avec qui, avec qui et comment j'ai commenté le livre, et des "accidents" pareils qui sont pour moi la présence du livre. Je l'aime, non seulement par ce qu'il dit, et comment il le dit, et comment il est physiquement, et comment il est idéologiquement, mais aussi comment je l'ai rencontré. Le livre est sur mon chemin comme autrui. C'est pourquoi je peux l'aimer vraiment.

L'énorme majorité des livres m'est indifférente. Il y en a trop. Je passe par eux vers mon avenir, et eux me transpassent sans laisser beaucoup de souvenir. Il y a quelquesuns qui m'ont informés: ils sont dans mon programme. Il y a ceux que j'aime. Ils sont avec moi sur mon chemin. Et il y a l'enigme des livres fermés que je n'ai jamais ouverts et que je n'ouvrirai jamais, car je mourrai avant. Et il y a ce livre que je devrai lire et vers lequel je marche, ce livre dont je soupçonne la présence dans mon futur, mais qui peut-être n'est qu'un mythe. Car quand on parle du livre sur mon chemin, c'est surtout de ce mythe qu'on parle.